Un dimanche chez ma grand-mère

En ce matin frisquet de novembre, c'était l 'effervescence dans la maison de mes parents. Le grand jour était enfin arrivé : nous allions passer un dimanche chez ma grand-mère qui avait aussi convié tous ses enfants.
Parmi les plus beaux habits sortis de l'armoire, je redécouvrais le costume bleu outremer de mon père, le même qu'il avait sans doute dû porter pour son mariage. Mon pardessus gris souris et un pantalon de velours côtelé étaient suspendus à un cintre.

Fin pour les cadets

Ma mère était resplendissante dans sa robe pied-de-poule. J'étais content de la voir heureuse, mon coeur était rempli d'amour pour elle. Nous nous rendions d'un pas alerte à la gare. A cette époque, le transport par rail était vital pour les habitants.

Fin pour les juniors

Nous voyagions en 3e classe et je voyais défiler les terrils, les corons et, au loin, la silhouette d'un chevalement de mine. La maison de ma grand-mère était identique à la nôtre. Les corons étaient constitués d'habitations accolées, alignées et construites en briques *rouges*.

Ma grand-mère, malgré son âge avancé, était capable d'accueillir et préparer un dîner pour toute la famille. Au fur et à mesure de l'arrivée des commensaux, la salle à manger se remplissait de voix, de rires et d'embrassades. Il se dégageait un sentiment de solidarité où les liens étaient primordiaux face à la dureté du travail.

Sur la cheminée trônait une statuette représentant sainte Barbe, patronne des mineurs. Les repas étaient roboratifs et caloriques, essentiels pour ces forçats de la mine qui dépensaient une énergie colossale. Les agapes tant attendues pouvaient commencer. J'étais impatient que l'on servît les vol-au-vent*, non pas par gourmandise, mais parce que j'étais espiègle. Les miettes se collaient aux moustaches de l'oncle Célestin, et je prenais un fou rire. Le lapin aux pruneaux était présenté avec des frites cuites dans la graisse de bœuf.

Les conversations étaient animées, les femmes parlaient cuisine et couture, les hommes dénonçaient les cadences infernales, la silicose et les éboulements. Le grand-oncle Marcel, les poumons brûlés par l'ypérite à Verdun, écoutait attentivement. Il acquiesçait parfois d'un signe de tête. Pour le fromage, un maroilles et un vieux-lille aux effluves prononcés étaient proposés. Au dessert, des gaufres fourrées satisfaisaient nos papilles gustatives. Après le café fort à la chicorée, c'était le moment où chacun y allait de sa performance. L'oncle René chantait une romance de Charles Trenet reprise en choeur. L'oncle Roger, poète patoisant, récitait des alexandrins qu'il avait écrits récemment. La fin de la journée apportait de la mélancolie ; le train me ramenait au coeur de la réalité du bassin minier.

Soixante-dix ans ont passé. Je viens de décrire non pas une journée, mais l'histoire d'un pays qui n'existe plus. A l'ombre des terrils, la richesse n'était pas matérielle, elle se mesurait à la puissance des liens familiaux et de l'entraide. Ces gens qui m'étaient chers trouvaient leur salut et la joie dans la simplicité. La mémoire de l'enfant de dix ans que j'étais a su conserver l'essentiel.

Bernard BRUCHET

Variantes acceptées : en brique rouge ; les vols-au-vent

TESTS POUR DEPARTAGER LES EVENTUELS EX AEQUO

CADETS : un trapèze ; un gazouillis ; un hippodrome ; une cagnotte ; un hangar.

JUNIORS : bizarre ; un canular ; une tirelire ; un bungalow ; un mammouth.

SENIORS : - La matrone mafflue mélangea les bonnottes et les psalliotes. Elle arrosa le tout d'un verre de sylvaner.

- Devant la palliote, une jeunotte fiérote et vraie tête de linotte a la bougeotte. Elle danse le boogie-woogie de manière rigolote